
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 1 (1973)

DOI: 10.11588/fr.1973.0.46143

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

PIERRE-PAUL SAGAVE

UN OFFICIER PRUSSIEN ADMIRATEUR DE NAPOLÉON :
A. H. D. VON BÜLOW

Les Bülow sont une famille de noblesse fort ancienne, implantée dans l'Allemagne du Nord-Ouest: elle a donné à la Prusse plusieurs diplomates et militaires de talent. Le prince de Bülow, chancelier de Guillaume II, descendait de la branche établie dans le Holstein; quant à la branche établie dans la partie occidentale du Brandebourg, la vieille Marche, elle a donné à la Prusse un diplomate, le baron Frédéric Ulric de Bülow, ministre plénipotentiaire du Grand Frédéric à la cour de Suède. Ce diplomate avait eu la chance d'être formé par un précepteur hors de pair, Winckelmann, le futur archéologue, fils d'un savetier de Stendal, chef-lieu de la vieille Marche. Connu pour son caractère difficile, Frédéric Ulric de Bülow se heurte au caractère non moins difficile du roi, son maître, ce qui mit fin prématurément à sa carrière diplomatique.

Ce personnage original, un peu trop original peut-être, destina deux de ses fils à la carrière militaire. Ceux-ci parviendront à une certaine célébrité, chacun dans son genre. L'aîné, le baron Frédéric-Guillaume de Bülow, fait une carrière brillante dans l'armée prussienne. Chef de bataillon à 39 ans, Colonel à 43 ans, il participe aux guerres de coalition; il donnera toute sa mesure pendant les guerres de libération, en repoussant, pendant l'été 1813, les attaques d'Oudinot et de Ney en direction de Berlin. Fait comte et promu Général de corps d'armée, il intervient de façon décisive dans la bataille de Waterloo.

*

Son frère cadet, le baron Adam Heinrich Dietrich von Bülow, connaîtra une notoriété de nature quelque peu différente. Né en 1757, il entre de bonne heure à l'école militaire de Berlin; son biographe, Voss, dit que cet établissement était alors très francisé, et que les élèves («die Eleven») y acquerraient un certain savoir-vivre mondain qu'ils gardaient pour la vie¹. En 1773, à l'âge de 17 ans, Henri de Bülow entre comme

¹ JULIUS VON VOSS, Heinrich Dietrich von Bülow, Kölln (= Berlin), 1806.

officier dans l'armée. Capitaine en 1787, il participe, la même année, à l'intervention militaire prussienne dans les Provinces Unies. Il reste alors sur place, entre pour un temps au service des Provinces Unies, puis il participe, en 1788, au soulèvement des Pays bas autrichiens contre le régime de Joseph II. Mais ce ne sont là que des épisodes mineurs dans une vie de plus en plus mouvementée qui le conduira deux fois aux États Unis (1791 et 1795); il y perd sa fortune dans le commerce de la verrerie, mais publie, à son retour, ses impressions de voyage, sous le titre »Der Freystaat von Nordamerika« et, un peu plus tard, un ouvrage de théorie militaire, sous le titre »Der Geist des neuen Kriegssystems« (1799); il y interprète la stratégie de Napoléon et redéfinit certaines notions essentielles de l'art militaire. Voss dit à ce propos qu'il procédait avec la sagacité d'un Newton pour fixer les notions de stratégie et de tactique, qui jusqu'alors étaient imprécises. L'année suivante, il publie une analyse de la campagne d'Italie depuis le franchissement du Grand-Saint-Bernard jusqu'à la bataille de Marengo (»Der Feldzug von 1800«).

Il tente alors de tirer bénéfice de sa réputation naissante d'écrivain militaire et sollicite sa réintégration dans l'armée prussienne. Sa demande est cependant rejetée et, après cette déconvenue, il reprend sa vie itinérante, s'essaye dans le journalisme à Londres, où il va en prison pour dettes, fait de la diplomatie secrète à Paris pour le compte de la chevalerie d'Empire et réapparaît finalement à Berlin, en 1804, où il mènera, dans la dépendance de ses éditeurs, une existence assez difficile de rédacteur en chef d'une revue mensuelle². Ce sont justement ces dernières années de sa vie qui, dans le contexte napoléonien, ont une importance particulière. En 1804, il publie ses »Réflexions sur Napoléon, Empereur des Français« (Über Napoleon, Kaiser der Franzosen) et, en 1806, sa »Campagne de 1805 considérée du point de vue militaire et politique« (»Der Feldzug von 1805, militärisch-politisch betrachtet«). La tendance francophile de ce dernier livre lui attire, en septembre 1806, des poursuites judiciaires. Arrêté à Berlin et transféré, lors de l'avance française, en Prusse orientale, il est livré à la police russe et il succombe, à la prison de Riga, aux mauvais traitements.

*

Ses »Réflexions sur Napoléon« sont une réplique à un pamphlet contre l'Empereur, rédigé par Held³. Bülow commence par déclarer que les écrits antinapoléoniens sont destinés à pousser les puissances continentales

² Annalen des Krieges und der Staatskunde, Berlin, 1806.

³ HANS VON HELD, Sendschreiben an Bonaparte, 1804.

vers une nouvelle guerre de coalition. Suit une illustration du génie de Napoléon, de son intelligence lumineuse, de sa fermeté de caractère, de ses dons de conducteur d'hommes.

L'empereur est qualifié de monarque républicain, légitimé par le plébiscite. Les nations, selon Bülow, ne sont pas encore mûres pour la liberté, *«une nourriture que seul un estomac solide peut digérer»*. La révolution, inventée par les esprits éclairés, a été gâchée par les sots. C'est par devoir patriotique que Bonaparte a soustrait le pouvoir aux incapables, afin d'en assumer lui-même les responsabilités. Dans la conduite de la politique et de la guerre, il a toujours un but élevé en vue. Sa connaissance du caractère des nations lui permet de mener les hommes, soit par la crainte, soit par l'espoir, vers l'objectif suprême, une Europe délivrée de l'influence anglaise; la Prusse, elle, devrait jouer, dans ces circonstances, le rôle d'un auxiliaire précieux aux côtés de la France. Car le rivalité franco-anglaise aura fatalement pour terme la victoire de l'une des deux puissances sur l'autre. Dans l'esprit de Bülow, la défaite de l'Angleterre ne fait pas de doute. Il est vrai que sa brochure a été rédigée à l'époque du camp de Boulogne.

Pour Bülow, Napoléon n'est donc pas seulement le général victorieux, qui, grâce à ses succès militaires, fait l'étonnement de ses adversaires et force leur admiration, une admiration en quelque sorte sportive, telle qu'elle se manifeste chez des officiers prussiens comme Frédéric Louis von der Marwitz. Bülow croit deviner une finalité supérieure dans les campagnes de l'Empereur. Dans la personnalité de Napoléon s'unissaient, à ses yeux, la puissance et l'intelligence. La puissance apparaît, dans cette personnalité, en quelque sorte comme la forme visible de l'intelligence. On songe à la phrase que Hegel prononça à la vue de Napoléon en Octobre 1806, à Iéna: *«Ce jour, j'ai vu l'esprit universel chevaucher à travers nos rues.»* A l'admiration pour la puissance et l'intelligence de Napoléon correspond, chez Bülow, un mépris profond pour les milieux dirigeants prussiens, dont la politique manque de puissance et d'intelligence tout à la fois.

La grande idée que Bülow voit incarnée dans la personnalité de l'Empereur est celle d'une Europe dirigée par la France. *«Tôt ou tard»*, dit-il, *«tout ce qui s'oppose à la suprématie française sera écrasé.»*⁴ Cette phrase est retirée de son dernier livre, publié en 1806: *«La Campagne de 1805»*, imprimé à Leipzig, afin d'échapper à la censure du gouvernement de Berlin. Il y expose des vues qui ont paru originales autant que téméraires aux yeux de son public. Il considère que, depuis Austerlitz, l'Autriche a cessé d'être une grande puissance. La Prusse, elle, a échappé au désastre de justesse, grâce à la prudence de son négociateur, le ministre Haugwitz

⁴ Der Feldzug von 1805, II p. 136.

Le rival de celui-ci, Hardenberg, avait eu grand tort de miser sur la Russie. La Prusse n'a des chances de survivre et d'accroître sa puissance qu'à condition de se faire l'alliée inconditionnelle de Napoléon. Afin de se pénétrer de cette vérité fondamentale, les Prussiens feraient bien de commencer par juger Napoléon de façon équitable, de se libérer de leurs préjugés et de comprendre la sagesse du plus grand homme d'Etat de tous les temps. L'avenir de l'Europe réside dans une fédération, dirigée par l'Empereur. Bülow se réfère à Kant qui, selon lui, aurait formulé nettement l'idée qu'une telle fédération devrait être placée sous l'hégémonie française. Du reste, n'est-ce pas la Prusse qui, par sa propre faute, par sa participation aux premières guerres de coalition, a contribué à édifier la grandeur de la France?

Depuis Austerlitz, on peut considérer l'établissement définitif de la suprématie française comme un décret de la Providence. S'y opposer, c'est se laisser écraser. Une quatrième guerre de coalition conduirait les armées de Napoléon sur les rives de la Volga et de l'Euphrate et mettrait l'Empire anglais des Indes en péril. Bülow conclut en affirmant que Napoléon régnera encore durant un demi-siècle; son Empire sera une monarchie universelle qui laissera subsister les autres Etats sous son égide.

Les affirmations de Bülow, exposées avec fougue, représentent une attitude extrême. Pour invraisemblables qu'elles fussent, elles se sont tout de même avérées exactes dans l'immédiat.

*

A cette époque, Bülow était devenu un écrivain à succès. Cependant, les milieux qu'il cherchait à intéresser à son œuvre et à sa personne, la cour et la gouvernement, restaient totalement indifférents à son égard. D'où, chez lui, une exaspération croissante qui transparaît de plus en plus nettement dans ses écrits, notamment dans la « Campagne de 1805 ». Il était persuadé de sa propre supériorité sur les membres du gouvernement et du haut commandement; il avait coutume de s'exclamer, à chaque insuccès de la politique prussienne (et les insuccès étaient fréquents pendant les années qui précédaient l'effondrement d'Iéna): *« Voilà ce qui arrive, quand on n'utilise pas les hommes de génie »*⁵.

Ses publications étaient favorablement accueillies par tous ceux qui approuvaient une critique des puissances conservatrices et plus particulièrement des institutions de la monarchie prussienne, notamment de son armée. A une époque où un fossé séparait les milieux dirigeants, à savoir la cour et l'aristocratie militaire, de la bourgeoisie cultivée et progressiste,

⁵ relaté par Voss et par Buchholz.

les écrits de Bülow étaient considérés, en dépit de leur caractère spécialisé de traités sur l'art de la guerre, comme de véritables manifestes de l'opposition. Bülow passait donc, dans l'opinion berlinoise, pour un frondeur de marque. En Octobre 1806, la défaite de l'armée et l'effondrement de l'Etat prussien n'ont suscité, à Berlin, guère plus qu'une indifférence teintée d'ironie à l'égard des battus; en revanche, Napoléon, lors de son entrée dans le capitale, a soulevé l'enthousiasme de la foule et des notables bourgeois. Les publications de Bülow ont certainement contribué à faire évoluer l'esprit public dans cette direction.

Dans une analyse rédigée une quinzaine d'années après les événements, Clausewitz distingue, pour la période d'Austerlitz à Iéna, trois courants dans l'opinion publique berlinoise.⁶

Le premier, mû par l'admiration du génie de Napoléon et des institutions françaises, tend à accepter l'hégémonie de la France en Europe. Le second courant, représenté par les prudents et les anxieux qui redoutent toute aventure guerrière, aboutit au maintien à tout prix du statu quo. Enfin, le troisième courant, allant tumultueusement à l'encontre de l'expansion française, débouche sur la nécessité d'un conflit armé.

La tendance intermédiaire exprime surtout l'immobilisme du pouvoir et des masses populaires.

Le roi et deux de ses principaux conseillers, le comte Haugwitz, ministre chargé de conduire les négociations avec Napoléon, et Lombard, secrétaire chargé des affaires étrangères au sein du cabinet, peuvent être considérés comme les principaux représentants de la tendance favorable au maintien de la neutralité. Les masses paysannes, traditionnellement attachées à la personne du souverain, n'étaient pas suffisamment émancipées pour participer au débat. Comprenant mal les vicissitudes de la grande politique internationale, elles étaient avant tout intéressées par la préservation de la paix.

Le véritable conflit, dans la vie politique de Berlin, se déroule donc entre les deux tendances extrêmes, les conservateurs russophiles et partisans de la guerre contre la France, et les progressistes, admirateurs de Napoléon, de son génie militaire et de son œuvre institutionnelle.

Les chefs des partisans d'une guerre contre la France se recrutaient au sein de la cour et du haut commandement. La tendance francophile et progressiste est représentée par des publicistes comme Frédéric Buchholz et Henri de Bülow; elle est soutenue par une notable partie de la bourgeoisie berlinoise.

*

⁶ CARL VON CLAUSEWITZ, Nachrichten über Preußen in seiner großen Katastrophe, p. 464.

Nous avons vu que, dans ses »Réflexions sur Napoléon« aussi bien que dans sa »Campagne de 1805«, Henri de Bülow exprime, en dernière analyse, un vœu politique qui peut en bref se formuler ainsi: que la Prusse se rende utile au puissant Empire français, afin de pouvoir compter sur la reconnaissance de l'Empereur. Comment Bülow pouvait-il s'exprimer ainsi? Un coup d'œil sur la situation diplomatique de la Prusse depuis le jour d'Austerlitz jusqu'à la rupture avec la France permet de le comprendre. La mission du comte Haugwitz, ministre prussien des relations extérieures, auprès de Napoléon se divise en deux parties: la négociation du traité de Schönbrunn (le 15 Décembre 1805) et celle du traité de Paris (le 15 Février 1806). Haugwitz, dépêché par son souverain au quartier général de l'Empereur, est reçu par celui-ci au lendemain de la victoire d'Austerlitz. Primitivement chargé de remettre un ultimatum, le ministre, témoin involontaire de l'effondrement des alliés, se voit obligé d'apaiser la méfiance que le triomphateur nourrit à l'égard de la Prusse; il signe le traité de Schönbrunn qui fait de la monarchie prussienne l'alliée de l'Empire français. On sait que ce traité n'a pas été ratifié par le roi de Prusse; d'où un second traité, celui de Paris, qui ne change pas grand'chose au premier. La Prusse cède des territoires mineurs (les exclaves d'Ansbach, de Clève, de Neuchâtel) en échange du Hanovre qu'elle s'engage à occuper immédiatement.

Critiquée violemment par les milieux antifrançais de la cour et de l'armée, ces négociations sont approuvées par les francophiles, notamment par Bülow; celui-ci prétend, non sans raison, que la sagesse de Haugwitz a préservé la Prusse d'un conflit militaire et d'une défaite certaine⁷. Sachant combien la position militaire et diplomatique de la Prusse était faible, Bülow espérait beaucoup d'une alliance avec la France. Les attaques violentes et les poursuites cruelles dont il a été l'objet, en raison de son attitude oppositionnelle, se fondaient sur l'accusation d'antipatriotisme. Ce genre d'accusation a été lancée en tous temps et tous lieux contre les esprits frondeurs. Dans notre cas, ce reproche – mal fondé – n'enlève rien à la lucidité des critiques formulées par Bülow à l'égard de ses adversaires bellicistes.

*

En conclusion, que faut-il penser d'Henri de Bülow? Au vingtième siècle encore, un historien l'a qualifié de dément et de traître tout à la fois⁸. Quant à son contemporain Voss, il parle, dans le sous-titre de la biographie déjà mentionnée, de son hypergénéralité et de ses riches talents.

⁷ H. D. VON BÜLOW, *Der Feldzug von 1805*, I p. 175.

Il est certain que l'indifférence, voire le mépris dont les milieux officiels faisaient preuve à son égard, ont humilié cet homme conscient de sa valeur et ont exaspéré son esprit critique.

Par ses écrits mordants, ce contestataire entendait gagner le public et promouvoir ainsi un mouvement d'opinion suffisamment fort pour susciter la réforme militaire et la réorientation politique qu'il estimait nécessaires à la survie de la Prusse.

⁸ O. TSCHIRSCH, *Geschichte der öffentlichen Meinung in Preußen*, II (1934), p. 380.